

Documenter la religion

ENTRETIEN AVEC SANDRINE MIRZA

Croire et savoir. Ces deux verbes se superposent dans la question des religions et il appartient à l'auteur documentaire la délicate tâche de différencier l'un de l'autre. Comment tenir à distance les postures idéologiques? Comment expliquer tout en respectant? Comment appliquer un regard d'historien sur un matériau si chargé d'affect? Quelle place laisser à l'athéisme? Auteure de nombreux ouvrages pour le jeune public sur ce sujet, Sandrine Mirza a tenté de répondre à toutes ces questions qu'elle se pose sans cesse au fil de son travail d'écriture.

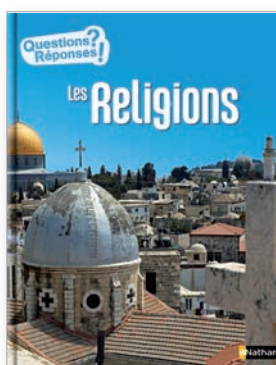
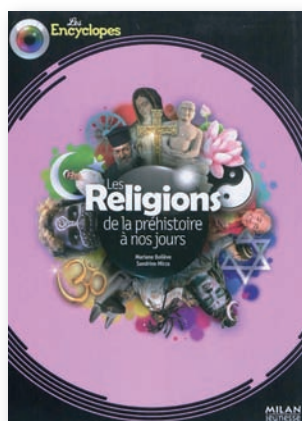
Après des études d'Histoire et de journalisme, Sandrine Mirza a travaillé aux Éditions La Découverte, avant de se consacrer à l'écriture de documentaires pour la jeunesse au début des années 2000.

Elle a notamment publié *Les Religions de la Préhistoire à nos jours* en 2005 avec Marianne Boilève (Milan, collection « Les Encyclopes »), *Les Religions*, en 2009 (Gallimard, collection « Tothème »), *Les Religions*, en 2011 (Nathan, collection « Questions-réponses ») et *Les Religions du monde*, en 2013 (Bayard, collection « Images doc »).



→

Sandrine Mirza interviewée par Virginie Meyer au Centre national de la littérature pour la jeunesse.



↑
Quelques titres de Sandrine Mirza
chez différents éditeurs.

Comment se passe le travail avec vos éditeurs sur le thème des religions ?

Gallimard et Nathan ont commencé par me donner ma chance sur des sujets variés, puis Milan m'a proposé de rédiger, avec Marianne Boilève, une encyclopédie des religions, pour la collection « Les Encyclopes ». Par la suite, d'autres éditeurs avec lesquels j'avais déjà travaillé se sont tournés vers moi pour traiter ce sujet dans leurs collections. Au début, je l'ai considéré comme un thème parmi d'autres, puis je me suis prise au jeu, j'ai commencé à rentrer vraiment dans le sujet, à l'étudier à fond, à lire les textes sacrés dans leur intégralité... Je me suis donc véritablement spécialisée dans ce domaine.

L'ensemble de ces travaux étaient des ouvrages de commande (c'est le cas de la majorité des ouvrages documentaires), qui s'inscrivaient dans des collections existantes.

Du point de vue de l'illustration et de l'iconographie, j'ai un droit de regard sur tout et je contrôle l'ensemble des images. Pour la cartographie, je dois fournir le matériau de base, puis assurer un travail de contrôle et de correction. L'éditeur me propose un choix d'iconographie, je donne des pistes (certaines des images sont parfois mes photos personnelles). Pour ce qui est de l'illustration,

je fournis les éléments et les modèles, il m'arrive même de faire des petits schémas. Il y a autant de travail sur les images sur l'écriture puisque l'image constitue en elle-même une information. Sur le contenu, j'ai toujours travaillé librement, il n'existe pas vraiment de différence de traitement dans ce que me demandent mes différents éditeurs ; en revanche, je dois m'inscrire dans le concept de chaque collection. Parfois il faut faire des choix. Personnellement, j'insiste toujours pour garder un certain niveau de complexité, par exemple en traitant les « sous-catégories » du christianisme (orthodoxes, catholiques, protestants) ou du bouddhisme (theravada, mahayana, vajrayana : c'est là que les éditeurs s'arrachent les cheveux). Je ne souhaite pas aller au-delà d'un certain seuil de simplification, car pour moi, ensuite, cela devient faux, tout simplement.

Quelle place faites-vous aux religions autres que les trois grands monothéismes (judaïsme, christianisme, islam) ?

Je suis favorable à la plus grande pluralité possible ; je considère que pour aborder le sentiment religieux, le sacré, l'au-delà, il faut voir comment tous les êtres humains l'ont conçu et appréhendé, partout et à toutes les époques. La forme de l'en-



✓ Montage photographique pour
Les Religions du monde, Bayard, 2013
(Images Doc).

cyclopédie se prête parfaitement à cette conception.

En général, je traite les religions disparues, je ne veux pas qu'elles soient négligées, parce qu'elles ont eu leur importance en leur temps : l'Égypte antique a fonctionné avec son système de croyances pendant plus de 3000 ans, ce n'est quand même pas rien. Je rechigne également à évoquer le bouddhisme sans l'hindouisme, puisque le premier vient du second. De plus, l'hindouisme compte environ un milliard de fidèles et fonctionne depuis 1800 av. J.C., donc je considère que cela justifie pleinement que l'on s'y intéresse. Et puis, comme je ne me prive de rien, je tiens aussi à faire une place au chamanisme, au vaudou et à tous les syncrétismes qui sont extrêmement importants.

Je ne souhaite pas créer d'échelle de valeur, je préfère mettre tout le monde sur un pied d'égalité. Un jour, je suis allée dans une école de Bondy (93)

où j'ai parlé des religions. J'avais plusieurs enfants qui se moquaient d'un petit garçon hindou, en lui disant que son dieu était ridicule avec sa tête d'éléphant. Alors dans cette classe j'ai repris les fondamentaux de l'hindouisme. Et le petit enfant hindou était tellement content que, pendant la pause du midi, sa mère est venue me remercier d'avoir expliqué cette religion aux enfants de la classe, pour que son fils soit respecté.

Où se situe la frontière entre le culturel et le confessionnel, comment vous efforcez-vous de faire la distinction entre les deux ?

C'est là que ça devient compliqué et que les problèmes apparaissent. Sur les religions disparues, j'ai peu de récriminations des pharaons, je suis tranquille... Tant que je décris les bâtiments, les arts, les fêtes, le personnel religieux, il n'y a pas de grande difficulté. La question délicate est celle de l'articulation entre l'Histoire en tant que

science humaine et l'histoire que chaque religion raconte sur elle-même, voire sur les religions concurrentes. Comme je dois m'en tenir à mon sujet et que je ne peux pas faire une encyclopédie en dix tomes, je me limite à ce que chaque religion dit d'elle-même, et j'ajoute un certain nombre d'informations pour essayer d'intégrer « l'histoire historique ».

Pour la collection « Les Encyclopes », je ne m'étais pas occupée de la partie sur les monothéismes donc je ne m'étais pas posé beaucoup de questions (du côté des spiritualités d'Asie, la question du dogme et des textes révélés ne se pose pas vraiment). Pour la collection « Tothème », j'avais décidé de travailler sur un mode journalistique et d'aller interviewer des représentants des différentes religions, et là mes problèmes ont commencé. J'ai rencontré des difficultés avec certains responsables religieux juifs et chrétiens orthodoxes, principalement sur deux thèmes : le dogme de la création du monde (en 3761 av. J.C. selon le calendrier juif) et la question de savoir qui portait la responsabilité de la mort de Jésus (occupant romain ou dignitaires juifs). Les passions se sont déchaînées autour de ce passage, pourtant refait dix fois avec des mots, selon moi, plutôt neutres : « Jésus prend des libertés avec la tradition et remet en question l'ordre établi. Il déplaît aux grands prêtres juifs. Il dérange également l'occupant romain qui décide finalement sa mise à mort ». À cause de ces trois phrases, certains responsables ont stoppé leur collaboration et ont refusé d'apparaître dans les remerciements.

Là où je rencontre le plus de soucis, c'est sur l'Ancien Testament, qui concerne une période éloignée pour laquelle nos connaissances reposent beaucoup sur l'archéologie, tandis que sur les périodes plus récentes, on dispose d'un peu plus de sources. Pour mon dernier ouvrage, chez Bayard, dans la collection « Images doc », je n'ai fait appel à aucun religieux, j'ai essayé de mettre en lumière les faits historiques. Pour ouvrir le chapitre sur les origines bibliques, je décris ainsi la Torah : « Récit fondateur du judaïsme, elle témoigne de croyances religieuses parfois très éloignées des réalités archéologiques et historiques ». Toutefois, comme j'ai très peu de signes, je ne peux pas aller plus loin et dire, par exemple,

qu'on ne dispose d'aucune source archéologique attestant de l'existence de Noé, Abraham ou Moïse.

Je m'appuie notamment sur les travaux d'Israël Finkelstein, un célèbre archéologue israélien qui a publié *La Bible dévoilée : les nouvelles révélations de l'archéologie...* et qui recevrait quelques menaces de certains intégristes. Cette situation s'explique par le fait que la recherche historique vient souvent contredire ces récits fondateurs. L'Ancien Testament, par exemple, indique que 600 000 familles d'Hébreux étaient réduites en esclavage, alors que les égyptologues s'accordent à dire que l'esclavage n'a pas existé en Égypte à cette époque. De la même façon, l'archéologie ne trouve aucune trace d'une conquête guerrière menée par Josué à Canaan (villages rasés ou brûlés), alors que l'Ancien Testament regorge de scènes de guerre et de récits sanglants. De plus, le monothéisme ne se serait imposé que très lentement ; a priori, Yahvé a cohabité pendant longtemps avec d'autres dieux locaux. C'est ce que j'essaie de faire passer en introduisant quelques éléments de réflexion historique : « Les premiers vestiges archéologiques du peuple hébreu datent du XIII^e siècle av. J.C. Ils montrent le développement de communautés hébraïques dans les montagnes du centre du pays de Canaan. Dès lors, de plus en plus de sources archéologiques et historiques s'ajoutent aux textes sacrés. »

Pour ce qui est de la présence des textes sacrés eux-mêmes, j'en cite un certain nombre tout en gardant comme fil conducteur de mon travail la dimension historique. J'explique comment les textes ont été élaborés progressivement, ce qui peut poser problème à certains puisque cela contredit l'idée d'une parole révélée. Pour chaque religion, je cite des prières emblématiques, afin de donner une idée de la dimension spirituelle.

Parler des religions, est-ce aussi parler de l'athéisme ?

Ce qui est gênant, c'est qu'il n'existe pratiquement pas de vulgarisation de l'histoire de l'athéisme pour les enfants. Moi je ne peux pas faire l'histoire de l'athéisme dans un livre qui s'appelle *Les Religions*. Cependant, je l'évoque un peu, dans un paragraphe intitulé « Croire ou ne pas croire ».

L'athéisme, c'est un peu le pendant de la religion, donc il faut aussi en donner un aperçu. Tout comme il peut y avoir plusieurs niveaux d'engagement dans la religion (être croyant ou être pratiquant ne signifie pas la même chose pour tous les fidèles), l'athéisme recouvre plusieurs réalités. L'athéisme militant peut être fondé sur une vraie vision, par exemple autour des questions de l'accès des femmes à la hiérarchie religieuse ou des rapports avec la science. L'histoire de l'athéisme, à travers celle de philosophes ou de scientifiques, devrait donc également être expliquée, pour permettre un certain recul et une certaine neutralité. Sans cela, on risque de rester dans un entre-soi, où finalement les trois monothéismes sont assez d'accord entre eux pour verrouiller un certain nombre de points et pour empêcher toute critique des institutions. Pour ma part, je souhaite qu'on puisse conserver son libre arbitre sur ces institutions religieuses.

C'est pour cette raison que je m'interroge sur les programmes et les manuels scolaires d'Histoire. On se retrouve finalement dans une école publique et laïque où n'importe lequel des élèves connaît des noms de prophètes et de figures religieuses mais presque personne n'est capable de citer un athée célèbre. À peine Karl Marx, et encore ce n'est pas certain. Par ailleurs, on développe le fait religieux, on étudie les textes sacrés (parfait pour la culture générale), mais on manque de temps pour bien expliquer l'histoire des sciences et des techniques... Nombre de professeurs abordent à peine la théorie de l'évolution et le darwinisme.

Dans certains manuels très diffusés, il y a des problèmes en terme de pluralité (seuls les monothéismes sont traités, hormis un peu la religion gréco-romaine), mais aussi en terme de formulation. Dans ces manuels d'Histoire, on ne trouve aucune trace d'archéologie ni aucune mention de ce que l'on sait de la recherche historique actuelle. Les auteurs manquent de la distance que l'on a quand ils disent «d'après la Bible» ou «d'après le Coran» : pour un enfant de Sixième, comprendre que cette petite mention, c'est l'avertissement pour dire que ce n'est peut-être pas vrai, c'est subtil!

Sur l'islam, on trouve souvent une confusion totale entre le religieux et le culturel qui est très gênante. Dans un livre d'Histoire de 5^e utilisé en ce

moment, on peut lire : «J'observe et j'explique : l'or, vecteur d'échanges commerciaux et culturels entre l'Afrique noire et l'islam» : une région géographique mal définie et une religion... Ce sont justement les fameuses simplifications dont je parlais et que je trouve très regrettables. Personnellement, j'essaie d'introduire les résultats de la recherche historique dans mes livres parce que c'est mon credo (sic), mais je pourrais m'en passer. J'aimerais que l'école de la République le fasse aussi de façon plus systématique et volontaire. C'est un vrai problème parce que je vois des enfants qui, en étant athées, se sentent mal. C'est vécu comme une sorte de violence, parce qu'on leur dit : «Tu ne crois en rien». Pour un adolescent ça veut dire : «Tu es vide, tu n'appartiens pas à une communauté, tu n'as pas de groupe, tu n'as pas de fête, pas de rite». Les ados confrontés à des questions existentielles ont besoin d'avoir une appartenance, mais personne n'incarne l'athéisme, qui est renvoyé au néant ou à l'absence de valeurs.

Pour quel public écrivez-vous et avec quelle intention?

Mon public principal, ce sont les adolescents à partir de la Sixième, sauf pour l'ouvrage publié chez Nathan dans la collection «Questions-réponses» qui est destiné aux 8-10 ans. Mes encyclopédies se trouvent beaucoup dans les CDI. Je touche plus largement le public familial, que je rencontre sur les salons. J'interviens de plus en plus souvent dans des tables rondes sur le «fait religieux», en milieu carcéral et dans le milieu scolaire, auprès des élèves et des enseignants. Ces derniers connaissent finalement assez peu le sujet, qui est très vaste, et ont parfois du mal à séparer le vrai du faux.

Mon objectif principal, c'est d'instruire. Pour que chacun possède son libre arbitre et puisse l'exercer en connaissance de cause. C'est pour cette raison que je me situe du côté de la pluralité et de la neutralité, même si c'est un exercice plus ou moins impossible.

Si je parle du Christ, je donne la vision des chrétiens. Et comme je n'ai pas la place de donner d'autres versions, du coup la neutralité est faussée. Elle est également faussée parce qu'on fait preuve de prudence dans certains domaines et



Image pour « Rites et pratiques casher » extraite du livre *Les Religions* dans la collection « Tothème » chez Gallimard Jeunesse.



« Muhammad recevant la première visite de l'ange Jibril, appelé Gabriel par les juifs et les chrétiens ». (Miniature du XVI^e siècle, in *Les Religions du monde*, Bayard Jeunesse.

pas dans d'autres. Dans le judaïsme, il est interdit de dire et d'écrire le nom de Yahvé, ce qui fait qu'aucun juif pratiquant ne peut en théorie lire mon livre... pourtant on l'écrit. En revanche, on fait attention à la non-représentation du Prophète Muhammad qui, selon l'islam, ne doit pas être montré. Globalement, chez les éditeurs jeunesse, il existe une autocensure assez forte : les éditeurs et les illustrateurs préfèrent dessiner le Prophète sans visage ou voilé. La liberté est un peu plus grande pour les documents iconographiques : généralement les éditeurs acceptent les reproductions de miniatures montrant le Prophète non voilé, car ces images existent dans les musées.

En fait, un livre comme le mien touche surtout des gens qui vont vouloir s'instruire sur ce sujet et qui sont déjà un peu convaincus. J'ai l'impression qu'il ne sera pas lu par des gens très religieux qui ne souhaitent pas sortir de leur univers.

Qu'est ce qui a changé depuis une quinzaine d'années que vous travaillez sur ce sujet ?

J'ai beaucoup évolué au fur et à mesure du temps, dans ma façon de faire et de voir. Je ne suis pas ressortie indemne de ces années de travail. Avec les événements de 2015, la question religieuse a envahi tous les lieux de dialogue, depuis les discussions entre amis jusqu'aux débats dans la presse et à la télévision. Ramener les gens à leur identité religieuse de façon systématique me semble très problématique. Aujourd'hui, on a souvent tendance à confondre les gens et les institutions, ce qui fait qu'on en arrive à ne plus pouvoir remettre en cause les institutions, alors qu'elles peuvent être critiquables, notamment pour ce qui concerne la condition des femmes.

J'essaie de faire au mieux, mais ce que je produis c'est non pas l'Histoire des religions mais un discours sur les religions. Je n'ai pas toutes les réponses. ●

Propos recueillis par Virginie Meyer, le 8 février 2016